

# Turcs et turqueries

(XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)

II Alexandra Merle – 979-10-231-2211-4,





L'étude des relations diplomatiques et des récits de voyageurs du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle atteste la réalité de regards croisés entre deux civilisations, l'Occident chrétien et l'empire du « Turc ». L'esquisse d'une Europe ottomane naît de ce dialogue.

Dans le même temps, les textes, mais aussi les divertissements nobiliaires et les spectacles publics – opéras, ballets, théâtres de la foire –, reflets d'un imaginaire collectif, dessinent l'image d'un Turc à l'européenne.

Couverture :

[Gian Giacomo del Conte ?], *Federico Gazino*, dessin, Venise, Fondation Querini-Stampalia, Ms cod. cl. VIII, fol. 20r° (cliché de Guy Le Thiec, avec l'aimable autorisation de la Fondazione Querini-Stampalia)

ISBN 978-2-84050-620-1



9 782840 506201

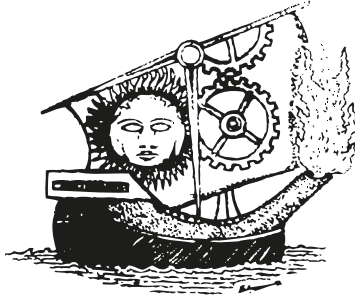
SODIS  
F138-477



12 €



## TURCS ET TURQUERIES (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES)



Bulletin de l'Association des historiens modernistes  
des universités françaises  
dirigé par Lucien Bély

# Turcs et turqueries

## XVI-XVIII<sup>e</sup> siècles

Préface de Lucien Bély



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général  
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2009  
© Sorbonne Université Presses, 2022

ISBN papier : 978-2-84050-620-1  
PDF complet – 979-10-231-2203-9

TIRÉS À PART EN PDF :

Préface – 979-10-231-2204-6

Introduction – 979-10-231-2205-3

I Elisabetta Borromeo – 979-10-231-2206-0

I Faruk Bilici – 979-10-231-2207-7

I Géraud Poumarède – 979-10-231-2208-4

I Frédéric Hitzel – 979-10-231-2209-1

II Guy Le Thiec – 979-10-231-2210-7

**II Alexandra Merle – 979-10-231-2211-4**

II Françoise Dartois-Laperyre – 979-10-231-2212-1

Mise en page (2009) : Lettres d'Or  
Version numérique (2022) : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

## SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

II

**Représentations du Turc  
en Europe**





## L'IMAGE DES TURCS EN ESPAGNE AUX XVI<sup>e</sup> ET XVII<sup>e</sup> SIÈCLES

*Alexandra Merle*  
Université Paris-Sorbonne

L'importance des Turcs dans la pensée espagnole des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles n'est plus à démontrer. Il a existé en Espagne, comme dans le reste de l'Europe du temps, un corpus de textes documentaires consistant en traités visant à décrire, à caractériser les Turcs et leur empire, ainsi qu'un très abondant discours politique sur le même sujet, sans oublier la littérature de fiction dont nous ne traiterons pas ici.

Dans l'ensemble des ouvrages consacrés aux Turcs en Europe aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, et surtout par rapport à la production française, l'Espagne se distingue au premier abord par deux points : en premier lieu, son appréhension des Turcs est marquée par la belligérance. Il y a en effet conflit d'intérêts dès les premières années du règne de Charles Quint, alors que l'avancée des Turcs en Méditerranée occidentale met en danger les possessions italiennes de la Couronne d'Aragon, et que se déclare dans le nord de l'Afrique une rivalité qui vient intensifier les obstacles rencontrés par les Espagnols dans leurs projets d'expansion. Non seulement Alger devient dès 1518 une place avancée de la puissance ottomane, mais la collusion entre Turcs et Barbaresques (la flotte du sultan étant placée sous le commandement de Barberousse en 1533) s'aggrave d'une entente avec le roi de France. Les Turcs sont partout, et même en Hongrie. Or, cette avancée turque qui menace le Saint Empire, si elle concerne moins les sujets espagnols de l'empereur (qui participent toutefois à la défense de Vienne en 1532), coïncide avec les événements qui surviennent dans le nord de l'Afrique (Tunis, 1535 ; Alger, 1541) et a de surcroît des incidences sur la politique méditerranéenne, comme en témoignent les expéditions de la flotte placée sous le commandement du Génois Andrea Doria à Coron et Patras en 1532-1534, afin de distraire les Turcs de la Hongrie. Ainsi, la politique impériale, à laquelle l'Espagne n'a pas peu

contribué, est marquée, pratiquement tout au long du règne de Charles Quint<sup>1</sup>, par le conflit avec les Turcs.

Philippe II n'est pas moins préoccupé que son père par la menace ottomane, très présente en Méditerranée (l'échec du siège de Malte par les Turcs, en 1565, a été suivi par la prise de Chio, possession vénitienne, en 1566, et par le siège de Chypre en 1570-1571, alors que le roi d'Alger reprend Tunis définitivement en 1574), tout au moins jusqu'à la trêve de 1578, quelques années à peine après la victoire de Lépante (1571). Par la suite, et pendant tout le XVII<sup>e</sup> siècle, même si les Espagnols sont confrontés surtout aux Barbaresques et à la guerre de course, les Turcs restent pour eux un sujet d'inquiétude, d'autant qu'une nouvelle avancée vers l'Occident les amène à conquérir la Crète en 1669 puis à assiéger de nouveau Vienne en 1683, ce qui ravive la peur dans toute l'Europe.

Ce bref rappel montre bien qu'en Espagne, le discours consacré aux Turcs ne peut que s'insérer dans une rhétorique de la confrontation. Par ailleurs, et il s'agit là d'une particularité plus saillante, on souligne fréquemment la longue tradition de lutte contre l'islam qui est celle de la péninsule Ibérique. Au moment où les Espagnols entrent en contact avec les Turcs, la Reconquête vient à peine de s'achever, au terme d'une coexistence mêlée d'hostilité avec l'islam qui a duré sept siècles, et se prolonge d'ailleurs vers l'autre rive de la Méditerranée. De surcroît, la Péninsule abrite encore un souvenir vivant de l'occupation musulmane, les mudéjares, bientôt transformés en morisques après leur conversion (au tout début du XVI<sup>e</sup> siècle en Castille, en 1525 dans la Couronne d'Aragon), jusqu'à leur expulsion sous Philippe III. Il est donc légitime de se demander – et ce sont les deux questions qui vont sous-tendre cet exposé – si les Turcs sont en Espagne l'objet du même regard qu'ailleurs, et s'ils se distinguent des Maures ou se confondent avec eux.

Que la production documentaire sur les Turcs soit liée au contexte belliqueux, c'est là un fait indéniable, comme le montre la chronologie de cette production<sup>2</sup>. C'est au moment où les Turcs prennent pied à Alger et progressent en Hongrie que débute la recherche d'informations sur ce nouvel ennemi qui n'était mentionné que de loin en loin jusque là

- 1 Après l'échec subi devant Alger, en 1541, Charles Quint semble toutefois se désintéresser de la Méditerranée, tandis qu'il est de plus en plus sollicité par l'évolution des affaires d'Allemagne.
- 2 Pour plus de détails sur ce sujet dont nous allons présenter ici une synthèse, nous renvoyons à notre ouvrage, *Le Miroir ottoman. Une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, PUPS, coll. « Iberica-Essais », 2003.

dans les chroniques<sup>3</sup> ou dans quelques récits de pèlerins et voyageurs tels que ceux de Pero Tafur et Ruy González de Clavijo (qui datent du début du xv<sup>e</sup> siècle mais resteront longtemps manuscrits). Dans les premiers temps, les textes en langue espagnole ne seront guère que des traductions ou des compilations d'écrits en général italiens (ceux de Paolo Giovio<sup>4</sup>, Menavino, Spandugino, dont la traduction manuscrite<sup>5</sup> datée de 1520 est adressée à l'empereur en personne), puis l'on verra paraître des textes plus originaux<sup>6</sup>, quoique toujours inspirés par un fonds commun, qui s'insèrent dans un climat d'exaltation de la lutte de Charles Quint contre l'islam turco-barbaresque et qui voisinent avec une somme de « relaciones de sucesos » consacrées à la défense de Vienne ou à la prise de Tunis.

Par la suite, les Turcs continuent d'occuper une place de choix dans des textes de toute nature, notamment dans les cosmographies<sup>7</sup> qui prennent leur essor et qui sont pour moitié des traductions et des œuvres originales et dans les chroniques qui célèbrent les hauts faits des Espagnols<sup>8</sup>, surtout

- 3 Parexemple la *Suma de todas las crónicas del mundo llamada en latin Supplementum chronicarum orbis ab initio mundi ad annum 1485*, publiée à Valence en 1510 d'après un texte italien datant de la fin du siècle précédent, et qui n'est qu'une compilation de fables sur les Turcs, les montrant comme des êtres cruels, assoiffés de sang, dotés d'instincts bestiaux.
- 4 *Comentario de las cosas de los turcos. Traducido del italiano*, Barcelona, Carlos Amoros, 1543.
- 5 *Carta para la sacra cessarea catolica magestad de nuestro señor Carlos Quinto emperador de los Romanos... enviada por Diego de Torremocha... que hizo de lengua toscana en romance castellano de los comentarios que obro de horden... por Theodoro Espanduyno patricio Constantinopolitano de la Origen de los príncipes turcos e de la horden de su casa y Corte e del modo de la gobernación e costumbre de aquella nación asi en paz como en guerra* (Biblioteca Nacional de Madrid : Ms 789).
- 6 On peut citer le traité de Vasco Díaz Tanco del Frejenal, *Libro titulado Palinodia de la nephanda y fiera nación de los Turcos, y de su engañoso arte y cruel manera de guerrear ; y de los imperios, reynos y provincias que han subjectado, y poseen con inquieta ferocidad* (Orense, 1547), la *Corónica turquesa*, compilation de traductions dont les fragments sont datés de 1544-1545, ou encore la *Hystoria en la qual se trata de la origen y guerras que han tenido los Turcos desde su comienço hasta nuestros tiempos*, publiée par le Valencien Vicente Roca (Valencia, Juan Navarro, 1555).
- 7 Comme celle de Fray Gerónimo Román (*Repúblicas del mundo...*, Medina del Campo, Francisco del Canto, 1575), les traductions de l'œuvre de Giovanni Botero par Diego de Aguilar (*Relaciones universales de Iuan Botero Benes, Primera y segunda Parte*, Impreso en la ciudad de Valladolid por los Herederos de Diego Fernández de Córdova, 1599) et fray Jayme Rebullosa (*Descripción de todas las provincias y reynos del mundo*, Barcelona, Gabriel Graells, 1603), celle de l'ouvrage d'Abraham Ortelius (*Theatro del orbe de la tierra*, Anvers, Plantin, 1602).
- 8 Par exemple la chronique de Pedro de Salázar, *Hispania victrix. Historia en la qual se cuentan muchas guerras sucedidas entre Christianos y Infieles asi en mar como en tierra* (Medina del Campo, Vicente de Millis, 1570), ou la *Historia pontifical y catholica* de l'abbé Gonzalo de Illescas (Salamanca, Domingo de Portonaris, 1573), qui évoque abondamment les Turcs.

au moment de la victoire de Lépante. Les ouvrages exclusivement consacrés aux Turcs sont moins présents, mais on relève tout de même de grands textes, tel ce traité rédigé par un sujet sicilien du roi d'Espagne, l'abbé Octavio Sapiencia, après plusieurs années de captivité à Constantinople, et qui fut publié en 1622 sous le titre *Nuevo Tratado de Turquía, con una descripción del sitio y ciudad de Constantinopla, costumbres del Gran Turco, de su modo de gobierno, de su palacio, consejo, martyrios de algunos martyres y de otras cosas notables*<sup>9</sup>.

Enfin, dans le dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, on observe une résurgence en quelques années de traités manuscrits ou imprimés consacrés aux Turcs et à leur empire, qui coïncident avec les dates des nouvelles offensives ottomanes (la conquête de la Crète achevée en 1669 et le siège de Vienne en 1683), donc avec une période d'inquiétude qui concerne moins directement la monarchie espagnole qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, si ce n'est par attachement dynastique<sup>10</sup>.

Pendant ces deux siècles, la présence des Turcs est constante dans les chroniques relatives à des faits immédiats ou anciens que l'on juge opportun de rappeler, dans les nombreux écrits publiés sur le nord de l'Afrique<sup>11</sup>, dans les cosmographies, les récits des pèlerins espagnols qui parcourent la Terre sainte (puis l'Égypte dans bien des cas). Mais les ouvrages exclusivement consacrés aux Turcs, eux, suivent la courbe des événements qui intéressent les Espagnols et de leurs alarmes. Ces textes ne sont pas inspirés par une curiosité gratuite, mais ont bien souvent une visée pratique, qui transparaît dans les titres. Il s'agit de connaître l'ennemi pour mieux le combattre. D'où le développement des aspects militaires, politiques et culturels. L'attention est donc centrée sur l'organisation des contingents armés de l'Empire ottoman, sur les forces et les richesses dont

9 Citons également le manuscrit de Gerónimo Paronda, *Relación de la ciudad de Constantinopla y de las cosas más notabil [sic] que ay en ella, y como se crían los emperadores de los Turcos...*, daté de 1631, et la traduction en espagnol, publiée en 1638, du traité du juif Moysen Almosnino (Moses ben Baruch Almosnino), *Extremos y grandezas de Constantinopla*.

10 Par exemple la *Relación universal de todo el imperio otomano* de Antonio Fajardo y Acevedo (manuscrit non daté mais ne rapportant pas d'événements postérieurs à 1669), une traduction de Juan Sagredo intitulée *Memorias históricas de los monarcas othomanos* (Madrid, Juan Infançon, 1684), la *Historia del estado presente del Imperio otomano* de Fray Juan Bautista Lardito (Salamanca, Lucas Pérez, 1690), la traduction du traité du père Miguel Fabro de Novi sous le titre *Gobierno de los Turcos, maxims y artes violentas con que se mantiene y se destruye...* (Madrid, Antonio Román, 1693) ou encore le manuscrit de Diego de Soto y Aguilar, *Historia de los Tártaros, Moros y Turcos... escrita y recopilada de diferentes autores*.

11 Notamment l'œuvre de Luis del Mármol Carvajal ou la *Topographía e Historia general de Argel* publiée par Diego de Haedo (Valladolid, A. Coello, 1612), mais dont l'auteur est sans doute Antonio de Sosa, compagnon de captivité de Cervantès.

dispose le Grand Seigneur, mais aussi sur les modes de vie et le « naturel » des Turcs.

Or, si l'on s'en tient à ce corpus documentaire, élaboré dans les conditions que nous venons d'indiquer, le portrait des Turcs est à peu près identique à celui que l'on trouve dans le reste de la littérature européenne sur le sujet. Le Turc incarne tout à la fois l'infidèle, le barbare et le tyran. Précisément, s'il est d'abord décrit comme l'incarnation de l'infidèle, les textes espagnols oscillent entre association à l'islam péninsulaire déjà connu et dissociation. Autrement dit les Turcs sont certes un nouvel avatar de l'islam, mais ne se confondent pas avec les musulmans d'Espagne, encore moins avec leurs descendants convertis, les morisques.

On a pu dire que le « problème morisque », comme on l'appelle volontiers, avait pesé sur la perception des Turcs en Espagne. Des tentatives ont été faites pour découper l'évolution de la peur du Turc en Espagne en plusieurs phases, rythmées par celle du problème morisque. Les dates charnières de cette évolution seraient, assez logiquement, 1568 (la rébellion des morisques de Grenade, jugulée en 1570 par don Juan d'Autriche, qui mène à une dispersion des morisques de l'ancien royaume grenadin vers le cœur de la Castille) et 1609 (leur expulsion définitive sous Philippe III). Il est vrai que la politique méditerranéenne de la monarchie espagnole, surtout à partir du règne de Philippe II, a tenu compte de la présence des morisques, dont on soupçonnait avec raison qu'ils se ménageaient des contacts avec l'islam extérieur. Les autorités étaient d'autant plus attentives aux évolutions des Turcs en Méditerranée (et à celles des Barbaresques) qu'elles savaient les morisques tapis dans l'ombre, appelant de leurs vœux une intervention du sultan. On sait qu'au moment de la révolte de 1568, des suppliques furent adressées à Selim II, suppliques qui transitèrent par Alger. Le sultan, lui, était surtout intéressé par la conquête de Chypre (Candie) mais la peur fut vivement ressentie en Espagne, et Lépante, tout en étant une réponse à cette alarme, ne suffit pas à l'apaiser. Désormais les morisques seront regardés avec une forte suspicion et considérés, selon l'expression consacrée, comme la « cinquième colonne » des Turcs, et cette suspicion croissante mènera à leur expulsion, laquelle est d'ailleurs présentée comme un ersatz de croisade.

Il est donc certain que la perception des morisques a été influencée par le péril turco-barbaresque, mais l'inverse n'est pas forcément vrai. Les textes consacrés aux morisques – et ils sont légion à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et autour de l'expulsion – font constamment référence aux Turcs et aux Barbaresques ; mais les descriptions des Turcs, alors même qu'il est abondamment question de leur religion, ne font jamais la moindre allusion ni aux morisques, ni à leurs ancêtres les musulmans

d'Espagne. Dans ces textes, tout ce qui concerne la religion musulmane est rapporté aux seuls Turcs. L'islam est présenté comme « la religion des Turcs », y compris dans les cosmographies où tous les peuples qui composent l'Empire ottoman sont dûment répertoriés. C'est ainsi que Gerónimo Román (*Repúblicas del mundo*, 1575) expose les principes du Coran ou les coutumes des musulmans en général dans des chapitres aux titres explicites, par exemple « Des prières des Turcs »... et se contente d'ajouter, en traitant des « Maures et Arabes », qu'ils suivent la religion des Turcs.

152

Cette caractérisation des Turcs par leur religion peut être interprétée comme la manifestation d'une volonté foncièrement dépréciative<sup>12</sup>. Mais si le Coran est décrit comme un tissu de folies et si Mahomet attire inlassablement les invectives, les textes sont partagés au sujet de la dévotion des Turcs. En définitive, le rapport entre Turcs et islam n'est pas si simple qu'il y paraît. Sans doute certains auteurs vont-ils jusqu'à se livrer à une véritable « diabolisation » des infidèles que sont les Turcs. Mais si diabolisation il y a, ce n'est rien en comparaison de ce que les Espagnols peuvent écrire sur les morisques, qu'ils méprisent parce qu'ils sont des vaincus, contraints à la conversion, et sur les autres musulmans, qui sont soumis au pouvoir ottoman. Ce n'est d'ailleurs pas le même type d'invectives qui est employé pour qualifier les Turcs et les morisques. Les Turcs sont peut-être des loups, des ours ou des tigres, mais les morisques, eux, sont des serpents, des rats, des crapauds, des scorpions, des araignées<sup>13</sup>...

Aux yeux des Espagnols, donc, il y a, nous semble-t-il, musulman et musulman. Les Turcs et les autres - distinction qui, est-il besoin de le dire, ne repose pas sur une réelle différenciation ethnique puisque ceux que les textes dénomment « Turcs » sont en fait les représentants du pouvoir, souvent des renégats.

Si l'image des Turcs est ambivalente, comme on va le voir, celle des Maures et des Arabes est très nettement négative. Un point particulier permet de s'en rendre compte : ce que les auteurs espagnols appellent pudiquement le « pecado nephando » (en termes plus clairs, la sodomie) est parfois reproché aux Turcs (il n'y a pas du tout unanimité sur ce sujet), mais systématiquement aux Maures (de Berbérie notamment) dont voici à

12 Albert Mas écrit que « les Turcs sont des musulmans et, de ce fait, les Espagnols reportent sur eux le mépris qu'ils ne cessent de manifester à l'égard de leurs propres musulmans » (*Les Turcs dans la littérature espagnole du Siècle d'or : recherches sur l'évolution d'un thème littéraire*, Paris, Centre de Recherches Hispaniques, 1967).

13 Voir l'ouvrage de José María Perceval, *Todos son uno. Arquetipos, xenofobia y racismo. La imagen del morisco en la Monarquía Española durante los siglos XVI y XVII*, Almería, Instituto de Estudios Almerienses, 1997.

titre d'exemple une description : « ils sont de caractère inconstant, d'esprit soupçonneux, rusés, infidèles, vaniteux, colériques et d'une jalousie inouïe »<sup>14</sup>. Et, bien sûr, ils pratiquent le fameux « *pecado nephando* ». Les textes consacrés à la Berbérie reproduisent toujours la même hiérarchisation entre les maîtres Turcs et les Maures, Arabes et Berbères...

Ce qui caractérise essentiellement les Turcs aux yeux des Espagnols comme aux yeux des autres nations chrétiennes, outre la religion, est leur puissance politique. C'est en cela qu'ils se distinguent des autres musulmans. Les portraits des sultans ottomans dans les textes espagnols, tout à fait conformes à ceux que contiennent les textes français (sans aucun doute parce qu'ils sont inspirés de sources identiques), sont éloquents : le principe qui gouverne la distribution des blâmes et des éloges est le succès des armes. C'est ainsi que Selim I<sup>er</sup> est dépeint comme un sultan cruel mais vaillant, ce qui lui vaut un certain respect. Vasco Díaz Tanco del Frejenal lui prête un « cœur de lion », vante sa bravoure hors du commun et sa grandeur, qualités qui se sont manifestées non seulement sur les champs de bataille mais dans ses choix politiques, empreints d'audace et couronnés de succès. La cruauté de Selim se trouve contrebalancée par certaines des qualités du parfait monarque, tempérance, amour de la justice. Par de multiples aspects, conclut cet auteur, il n'avait rien de barbare. Les quatre vertus cardinales (courage, sagesse, justice, tempérance) ne seront jamais mieux représentées que dans les portraits de Soliman, qui, lui, suscite nettement l'admiration, que ce soit dans les premiers textes rédigés en langue espagnole sur les Turcs, comme la *Corónica turquesa*, ou dans ceux datés de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. On ne peut en dire autant des sultans dont les règnes furent moins glorieux, présentés tout à la fois comme de piètres guerriers et des êtres moralement vils, faibles, pétris de vices, comme en témoigne ce portrait de Murad III, qui régna de 1574 à 1595, à une époque de difficultés et de conflit avec la Perse voisine :

Le sultan se montra très vite peu habile dans les exercices du corps et peu attiré par la chasse, étant plus enclin à se livrer aux obscénités du sérail. Il fut dissolu et obscène, et anéantit sa propre personne pour en créer d'autres, il eut 50 fils, il se montra timoré, méfiant, peu assuré, mais acharné à obtenir ce qu'il désirait. Il fut si cupide qu'il faisait vendre les fleurs de ses propres jardins pour en tirer profit, et ne fit jamais cas de lettres qui ne fussent lettres de change. Il

14 Amaro Centeno, *Historia de Cosas del Oriente, primera y segunda parte...*, impresso en Córdoba en casa de Diego Galván impresor de libros, a costa de Miguel Rodríguez mercader de libros, 1595. Les citations de textes en espagnol sont traduites par nos soins.

fut cruel, avare, rémunéra les bienfaits par des ingratitude, et ses vices furent si nombreux qu'ils ne laissèrent aucune place à la vertu<sup>15</sup>.

154

Quant à l'ensemble des Turcs, ils sont l'objet d'un portrait ambivalent, marqué avant tout par les thèmes de la vaillance et de la domination. Les qualités physiques et morales qu'on leur concède sont d'abord liées à la puissance militaire (donc en fait souvent propres aux janissaires, et non aux Turcs « de nation ») : outre les poncifs habituels sur leur belle taille, leur teint blanc, leur robustesse, on trouve dans la description de leur « naturel » cruauté, avarice, mais aussi sobriété, endurance, tempérance, bravoure, discipline, obéissance... Ces caractéristiques sont liées à l'observation de l'ordre qui règne à l'intérieur du sérail du sultan, de l'organisation parfaite des différents corps de serviteurs, ou de celle de la vie urbaine. On souligne aussi parfois la libéralité et la charité des Turcs. On trouvera ainsi dans le traité que l'abbé Octavio Sapiencia publie en 1622, après un long séjour à Constantinople, bon nombre d'appréciations favorables sur les comportements et les coutumes des Turcs, tout au moins des Turcs « naturels » (constamment opposés aux renégats, sans doute avec la fierté de celui qui, placé dans des conditions de captivité, n'a pas renié). Lorsque survient une querelle, écrit Sapiencia,

s'ils ont des armes, ils les jettent et se battent à mains nues, et c'est pourquoi il est rare que surviennent des morts, sauf si la querelle a lieu entre des renégats qui en de telles occasions sortent leurs armes et s'entretuent : mais les Turcs naturels, bien que barbares, haïssent à l'extrême le meurtre. Et ce qui est à mes yeux le plus admirable, c'est qu'une fois terminée la querelle il ne subsiste aucune haine entre eux ; bien au contraire ils s'embrassent et vont manger et boire ensemble, sans rancœur<sup>16</sup>.

Sapiencia souligne également la dévotion des Turcs, la décence des femmes (du moins leur tenue et leur attitude en public), loue la splendeur des jardins, et décrit la vie du palais du sultan (avec force détails sur l'alimentation, le cérémonial, le mobilier...) en laissant une impression de somptuosité et de raffinement. Impression qui se dégage également d'autres textes espagnols qui détaillent l'agencement des palais, le luxe du vêtement et de la parure et le foisonnement des richesses qui ornent Constantinople tout aussi bien que les voyageurs français qui, eux, ont

15 Juan Sagredo, *Memorias históricas de los monarcas othomanos*, Madrid, Juan Infançon, 1684 (traduction d'un ouvrage italien).

16 *Nuevo Tratado de Turquía...* (Madrid, por la viuda de Alonso Martín, 1622), chapitre XIX : « De las costumbres, vestiduras, y otras circunstancias de aquella gente Christiana y Turca ».



contemplé ou tout au moins approché ce dont ils parlent, ce qui est rarement le cas des auteurs espagnols.

Les textes espagnols utilisent donc pour composer le portrait des Turcs une série de caractéristiques physiques et surtout morales que l'on retrouve à l'identique dans les textes français du même type. On pourra faire valoir que ces textes sont en grande partie influencés par des écrits antérieurs, quand il ne s'agit pas de compilations ou de traductions, mais il est toujours possible – et les traducteurs du temps ne s'en privent pas – d'ajouter ou de retrancher, de nuancer, de colorer une description. Par ailleurs, on constate la même ambivalence dans des textes plus spontanés, par exemple les récits de voyageurs (et même de pèlerins, qui ne sont pas censés se livrer à l'observation des territoires qu'ils traversent et des hommes rencontrés au cours de leur pérégrination, mais dont les relations sont tout de même émaillées d'observations). Ambivalence durable et qui prend ses racines bien avant le début de l'affrontement entre l'Espagne et l'Empire ottoman, comme le prouve le contraste flagrant entre deux récits médiévaux en langue espagnole, celui de González de Clavijo qui « diabolise » les Turcs avant même la chute de Constantinople et celui, bien plus amène, de Pero Tafur... On fait donc le constat en Espagne d'un mélange complexe de répulsion / fascination à l'égard des Turcs, que l'on observe aussi dans d'autres littératures.

Il nous semble toutefois distinguer des nuances en ce qui concerne l'appréciation du gouvernement des Turcs, sa caractérisation comme une forme de tyrannie. L'idée se trouve déjà dans les écrits des auteurs italiens, et notamment dans les rapports des bayles de Venise, plus ou moins explicitement d'après les études de spécialistes comme Lucette Valensi<sup>17</sup>. Elle est présente dans toute la littérature européenne, avec plus ou moins de vigueur suivant les périodes. Or, en Espagne, dès le début du règne de Charles Quint, et surtout au moment crucial de l'affrontement, les années 1530, le thème de la tyrannie ottomane est clairement formulé. Par exemple chez Juan Ginés de Sepúlveda dans l'« Exhortation à combattre les Turcs » (rédigée en latin<sup>18</sup>) qu'il adressa à l'empereur en 1529, au

17 Lucette Valensi, *Venise et la Sublime Porte. La naissance du despote*, Paris, Hachette, 1987.

18 *Oratio ad Carolum Quintum ut bellum susciperet in Turcas*, texte imprimé à Bologne en 1529, quelque temps avant le couronnement de Charles Quint. Voir sur ce texte notre article, « L'Empereur et le Tyran. La lutte contre le pouvoir ottoman selon Juan Ginés de Sepúlveda », dans *Charles Quint et la monarchie universelle*, Paris, PUPS, coll. « Iberica », 2001.

moment du siège de Vienne ; ou encore dans une épître que fray Antonio de Guevara<sup>19</sup>, familier de Charles Quint, écrit en 1533.

Alors que dans la littérature politique française, chez Jean Bodin par exemple, le gouvernement des Turcs peut être présenté comme une monarchie seigneuriale (dans laquelle « le Prince est fait seigneur des biens et des personnes par le droit des armes, et de bonne guerre, gouvernant ses sujets comme le père de famille ses esclaves »<sup>20</sup>), la caractérisation du pouvoir ottoman n'offre pas cette variété en Espagne. On observe également que le thème de la tolérance religieuse (à certaines conditions s'entend), assez abondamment traité par les auteurs français (notamment pendant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, au moment des déchirements des guerres de religion), apparaît très timidement dans les textes espagnols. Bodin, reprenant les observations des voyageurs français, écrit dans *Les Six Livres de la République* (1576) : « le Roi des Turcs, qui tient une bonne partie de l'Europe, garde sa Religion aussi bien que Prince du monde, et ne force personne, au contraire permet à chacun de vivre selon sa conscience ». Dans une Espagne marquée depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle par la volonté d'unification religieuse, et qui ne veut pas se souvenir d'avoir elle-même offert en d'autres temps à ses juifs et à ses musulmans (les mudéjares) des statuts assez semblables à ceux qui ont cours dans l'Empire ottoman, les rares textes qui osent parler de cette tolérance, et surtout en parler favorablement, sont animés d'une intention critique vis-à-vis de la politique religieuse de la monarchie et visent à dénoncer les travers de la société espagnole : c'est notamment le cas du *Viaje de Turquía*<sup>21</sup>, faux récit de voyage et de captivité rédigé semble-t-il dans les toutes dernières années du règne de Charles Quint, à un moment où l'érasmeisme n'avait plus que ce moyen pour s'exprimer. De la même époque charnière entre les règnes de Charles Quint et de Philippe II (qui va s'orienter vers la confessionnalisation), date le bref traité de Fadrique Furió Ceriol qui vante la tolérance religieuse et s'enhardit à écrire :

Il n'y a que deux terres en ce monde : la terre des bons, et celle des méchants. Tous les bons, qu'ils soient Juifs, Maures, Gentils, Chrétiens ou d'une autre confession, appartiennent à la même terre, à la même maison, au même sang ; et il en est de même des méchants<sup>22</sup>.

19 La *epístola familiar* n° 40, qui porte sur la distinction entre les noms de « Turcos », « Sarracenos », « Moros », et sur le titre de « Gran Turco » que porte le sultan (et dans laquelle Guevara commet par ailleurs des erreurs grossières) offre une vision très péjorative de la dynastie ottomane, et contient l'accusation de tyrannie.

20 Jean Bodin, *Les Six Livres de la République*, Paris, Jacques Du Puys, 1576.

21 Voir l'édition de Marie-Sol Ortola, Castalia, 2000.

22 *El Concejo y Consejeros del príncipe* (1559), estudio preliminar y notas de Henry Méchoulan, Madrid, Ténos, 1993, p. 47.

Mais ce sont là des textes considérés comme marginaux. Les Espagnols sont bien plus enclins à exploiter le thème des conversions forcées, à titre dissuasif sans doute. L'idée maîtresse qui imprègne la pensée espagnole sur les Turcs est bien celle d'un pouvoir tyrannique, abusif. La volonté d'insister sur cette notion de tyrannie apparaît dans les traductions imprimées en Espagne, par exemple celle de l'œuvre du baron de Busbecq, publiée au début du xvii<sup>e</sup> siècle. Busbecq, exposant que le prince est le distributeur des honneurs et octroie à chacun ce qui lui revient non en fonction de sa naissance mais selon ses mérites, écrivait que « la vertu est l'ornement unique de cette cour » (parlant de celle de Soliman) et se servait de ce modèle pour fustiger la corruption des cours occidentales où, disait-il avec une certaine amertume, « la vertu ne trouve plus personne qui la considère, et la naissance passe pour l'unique règle de la distribution des honneurs ». Mais le témoignage de Busbecq, sans doute utilisé une première fois par l'auteur anonyme du *Viaje de Turquía* à la fin du règne de Charles Quint dans l'intention de brocarder la société espagnole, est ensuite réorienté, lors de la publication de la traduction espagnole au début du xvii<sup>e</sup> siècle, par l'adjonction d'une préface dans laquelle le traducteur, s'adressant à « notre mère l'Espagne », annonce en ces termes le contenu de l'ouvrage : « Vous verrez ici comment le pouvoir et l'empire de cet ennemi est entièrement tyrannique et violent, à tel point qu'il ne pardonne pas à ses propres enfants »<sup>23</sup>.

Pour asseoir l'idée que le sultan ottoman est le paradigme du tyran, détenteur d'un pouvoir arbitraire et sans entraves, ne visant que son propre intérêt, on fait appel à des assertions souvent imprécises, voire inexactes : le sultan dispose d'un pouvoir sans limites, il n'y a pas d'autres lois dans l'Empire ottoman que sa volonté et son caprice. C'est faire bon marché de la *cher'ia*<sup>24</sup> qui contient des principes juridiques intangibles que le sultan n'a pas le pouvoir de modifier ni même d'interpréter (c'était le rôle des mufti, que le sultan nommait et révoquait le cas échéant, mais auxquels il ne pouvait se substituer<sup>25</sup>). C'est aussi oublier fort opportunément que

23 *Embaxada y viages de Constantinopla y Amasea...* (Pamplona, Carlos Labayen, 1610), traduction des *Itinera Constantinopolitanum et Amasianum...*, publiées à Anvers en 1581, relatant l'ambassade du baron de Busbecq auprès de Soliman à la fin du règne de Charles Quint.

24 La *cher'ia* repose sur le Coran et la Sunna (« coutume du prophète », autrement dit les dires et les faits de Mahomet, tirés du « hadith », terme désignant l'ensemble des écrits qui retracent la vie de Mahomet).

25 D'après Gilles Veinstein, le sultan disposait tout de même d'un pouvoir législatif dans quelques domaines tels que les questions financières ou pénales, mais seulement pour combler les lacunes éventuelles de la *cher'ia*, ce que fit en particulier Soliman,

les Ottomans respectèrent en général le droit coutumier des provinces conquises.

On trouve chez Antonio Fajardo y Acevedo, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, cette phrase : « cet immense empire dépend d'une seule personne, ses principales lois sont sa volonté et son caprice ; il y en a toutefois quelques-unes écrites par leurs anciens sages, lesquelles les empereurs tiennent plus pour cérémonie que pour des lois nécessaires à leur gouvernement ». Autre assertion fréquente : le sultan est le maître des vies et des biens de ses sujets qui sont tous, Turcs « de nation » ou non, ses esclaves<sup>26</sup>. Ainsi Juan Ginés de Sepúlveda affirme-t-il sans sourciller que le sultan hérite automatiquement d'une partie des biens de ses sujets... On insiste à loisir sur la fragilité de la faveur du maître, on se complait à l'évocation d'ascensions fulgurantes suivies de disgrâces mortelles, l'instabilité apparaît comme le principe qui gouverne la société ottomane<sup>27</sup>. L'indignation devant l'asservissement dont sont l'objet les peuples soumis aux Turcs fait aussi partie de cette démonstration. Ainsi, à propos des Grecs, un auteur espagnol écrit :

S'ils ont des filles, les Turcs les déshonorent quotidiennement ; s'ils ont des fils, ils les leur volent, usent d'eux comme de femmes, puis les vendent comme esclaves ; et si quelques Grecs possèdent de riches biens, ou de l'argent, par quelque stratagème turquesque, ils leur ôtent la vie et la fortune.

Le sort des Grecs et autres populations conquises n'a donc rien d'enviable, ce qui n'empêche pas par ailleurs le même auteur de les regarder avec le plus grand mépris, et de fustiger à l'envi leur ignorance, leur ivrognerie, leur perfidie... en un mot, leur décadence.

Que l'on nous permette ici d'avancer une hypothèse : cette insistance sur la tyrannie des Turcs et le sort malheureux des populations soumises au joug ottoman est peut-être dans une certaine mesure un réflexe défensif face à une possible comparaison entre les deux empires, deux monarchies composées ou composites, pour reprendre l'expression de John Elliott. En effet, l'Empire ottoman est, comme la monarchie espagnole elle-même, une « monarchie composite », une minorité de soldats et de fonctionnaires

---

appelé à bon droit « le législateur » (voir *Histoire de l'Empire ottoman*, sous la direction de Robert Mantran, Paris, Fayard, 1989, chapitre VI « L'Empire dans sa grandeur, XVI<sup>e</sup> siècle »).

26 Idée qui est déjà exprimée par Machiavel dans le chapitre IV du *Prince*, en 1513 : « toute la monarchie du Turc est gouvernée par lui seul, tous les autres sont ses esclaves ».

27 Le traité du juif Almosnino, traduit en espagnol en 1638 (*Extremos y grandezas de Constantinople*), fait de l'oscillation entre deux extrêmes le principe universel du monde ottoman, régissant jusqu'au climat qui règne à Constantinople.

qui soumettent diverses populations tout en leur permettant de conserver leurs coutumes et leur religion, mais qui utilise les forces vives de ces territoires conquis, ce que précisément les Espagnols ont du mal à faire.

Il s'agit aussi tout simplement de justifier les entreprises espagnoles. D'après les travaux de M. A. de Bunes Ibarra, il y aurait une insistance plus prononcée sur le gouvernement tyrannique et illégitime des Turcs dans les textes consacrés à la Berbérie, car c'est là que les projets d'expansion des Espagnols, fondés sur l'idée d'une récupération d'un territoire usurpé, sont les plus réels<sup>28</sup>. Mais dans les discours qui émanent de la Couronne, où les Turcs sont omniprésents, et où les données sur leur naturel, leur gouvernement, et leur religion sont utilisées souvent sans nuances excessives, la distinction entre Turcs et Maures, et entre cœur de l'Empire ottoman et Berbérie, a tendance à s'effacer. Qu'il s'agisse de projets réalistes ou de pure rhétorique, c'est là un discours de la confrontation qui permet de construire une image flatteuse de la monarchie espagnole, et c'est un discours de la croisade, qui survit jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle et qui s'élabore sur le principe de la continuité. Après la fin de la Reconquête, les Turcs viennent tout naturellement s'y substituer aux Maures, ou bien s'associer à eux, la formule « *turcos y moros* » étant employée avec une belle régularité. Elle apparaît dans pratiquement tous les propos tenus au nom du monarque devant les Cortès de Castille afin d'obtenir le vote du « *servicio* ».

Ce type de discours est certes présent dans toute l'Europe. Le thème de la défense de la foi contre l'infidèle perdure même si la Chrétienté a vu son unité rompue sous le double effet du schisme luthérien et de la construction d'États modernes, y compris en France alors même que la monarchie française ne se montre pas exactement ennemie de la Porte<sup>29</sup>, mais dans une Espagne qui s'est construite sur l'unité de foi et dont le monarque (depuis les Rois Catholiques) arbore le titre de roi de Jérusalem<sup>30</sup>, le discours de la croisade prend un relief extraordinaire.

Précisons que la pensée espagnole n'est pas absolument univoque : à côté de cette rhétorique de la croisade dans laquelle Turcs et Maures sont

28 M. A. de Bunes Ibarra, *La imagen de los musulmanes y del norte de África en la España de los siglos XVI y XVII : los caracteres de una hostilidad*, Madrid, CSIC, 1989.

29 Nous renvoyons sur ce sujet à la belle étude de Géraud Poumarède, *Pour en finir avec la Croisade. Mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles*, Paris, PUF, 2004.

30 Ce titre avait été lié à la maison d'Anjou puis octroyé par bulle du pape Alexandre VI au roi de France Louis XII ; en 1510, Jules II le donnait à Ferdinand le Catholique, en même temps qu'il confirmait ses droits sur le royaume de Naples. Par ailleurs, en 1502, le neveu et héritier du dernier empereur de Byzance avait laissé par testament aux Rois Catholiques ses droits à l'Empire d'Orient.

confondus pour la plus grande gloire de la monarchie espagnole, et ce jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, et même au-delà, un débat existe : chez les humanistes influencés par la pensée d'Érasme, et même chez les juristes, les raisons de faire la guerre au Turc ne sont pas toujours celles de la croisade<sup>31</sup>... Mais dans le discours officiel, la reconquête de Jérusalem est envisagée comme l'étape ultime de la lutte contre les Turcs, et s'inscrit dans la continuité du schéma destruction / restauration qui prévaut dans la Péninsule depuis le Moyen Âge.

À la fin du XV<sup>e</sup> siècle, déjà, Ferdinand le Catholique est vu comme un prince messianique, désigné pour poursuivre la lutte contre l'infidèle d'abord dans le nord de l'Afrique puis en Terre sainte, alors aux mains des mamelouks (c'est pourquoi les Rois Catholiques envoient une ambassade au Caire, menée par Pietro Martire de Anghiera). La reine Isabelle, dans son testament de 1504, recommande instamment à sa fille Jeanne et à son époux Ferdinand, désigné comme régent de Castille, la poursuite de la conquête de l'Afrique et du combat pour la foi contre les infidèles. Ferdinand lui-même, lorsqu'il projette une expédition à Tunis en 1510, la présente comme une étape de la reconquête des Lieux saints. Puis Jérusalem tombe aux mains des Turcs : c'est le même ennemi que Charles Quint doit combattre sur tous les fronts, et cette lutte contre les « turcos y moros » imprègne tout le discours politique des premières années du règne. L'association est si répétitive qu'elle a amené bon nombre d'historiens espagnols depuis Ramón Menéndez Pidal à affirmer que l'idée impériale de Charles Quint s'était construite dans la continuité de la pensée politique de ses grands-parents les Rois Catholiques. Il est vrai qu'Alfonso de Valdés, dans une relation de la bataille de Pavie où il annonce la réalisation de l'*Universitas christiana* sous la houlette de l'empereur, écrit :

Dieu a donné cette victoire à l'empereur pour qu'il puisse non seulement défendre la chrétienté et résister à la puissance du Turc [...] mais une fois apaisées ces guerres civiles (allusion à l'affrontement avec François I<sup>er</sup>), aller chercher les Maures et les Turcs sur leurs terres, glorifier notre sainte foi catholique, comme le firent ses ancêtres, et reprendre l'empire de Constantinople et la terre sainte de Jérusalem<sup>32</sup>.

31 Voir notre article, « La guerre juste contre les Turcs et la monarchie catholique au XVI<sup>e</sup> siècle », dans *L'Espagne et ses guerres. De la fin de la Reconquête aux guerres d'Indépendance*, sous la direction d'Annie Molinié et Alexandra Merle, Paris, PUPS, coll. « Iberica », 2004.

32 Cité par Marcel Bataillon, *Erasmus y España*, (1950), México-Madrid-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1991, p. 227.

Sous Philippe II, cette propagande sur le thème de la protection de la Chrétienté tout entière contre l'infidèle représenté par le Turc qui se confond avec le Maure d'autrefois et du temps présent se développe d'autant plus qu'il s'agit de compenser la perte du titre impérial, auquel le fils de Charles Quint aurait volontiers prétendu. La monarchie dite catholique fait de ce thème l'élément essentiel de l'image qu'elle entend projeter d'elle-même, et ce jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, alors même que la réalité des affrontements appartient au siècle précédent.

Dans cette belle uniformité on relève tout de même quelques nuances et des fluctuations. Ainsi, à propos du règne de Charles Quint, longtemps célébré en Espagne, certains textes attribuent à la maison d'Autriche dans son ensemble la défense de la Chrétienté – notamment pendant la guerre de Trente ans, alors que les deux branches de la dynastie luttent ensemble contre le reste de l'Europe et sont en fâcheuse posture –, tandis que d'autres, bien plus nombreux à vrai dire, reportent sur les seuls sujets espagnols de l'empereur toute la gloire de l'affrontement avec les Turcs, y compris la défense de Vienne. On connaît les réticences desdits sujets espagnols (et surtout castillans) de Charles Quint lorsqu'on les pria de financer des entreprises qui leur paraissaient fort lointaines – notamment la protection du Saint Empire – mais les chroniques espagnoles se gardent bien de montrer autre chose qu'un vibrant enthousiasme. C'est le cas de la relation de López de Gómara, qui servit de source à la première chronique complète du règne de l'empereur publiée en Espagne, celle de fray Prudencio de Sandoval (au début du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>). Par ailleurs, on peut jouer sur le rapprochement ou la distinction entre les Turcs et le reste de l'Islam : ainsi, s'il est longtemps opportun de rappeler la victoire de Tunis en 1535 (tout en tâchant de minimiser l'échec devant Alger en 1541), arrivera un moment où, en des temps marqués par la recrudescence des activités des Barbaresques et des échecs espagnols en Méditerranée (par exemple la reprise de Tunis en 1574), la mémoire sélective des Espagnols préférera perpétuer le souvenir de la défense de Vienne en 1532, et opposer Charles Quint au seul Soliman, qu'il est censé avoir épouventé au point de le contraindre à une fuite honteuse. Ainsi, Baltasar Gracián, dans *Le Héros*, félicite Soliman de son discernement qui lui permit d'éviter une

33 Prudencio de Sandoval, *Primera parte de la vida y hechos del emperador Carlos Quinto, desde el año 1500 hasta el de 1528* (Valladolid, Sebastián de Cañas, 1604) et *Segunda parte... desde el año 1528 hasta el de 1557* (Valladolid, Sebastián de Cañas, 1606).

confrontation avec l'empereur, confrontation qui aurait pu lui coûter le prix que paya François I<sup>er</sup> à Pavie, la liberté<sup>34</sup>.



Si les Turcs, dans les textes descriptifs ou documentaires élaborés en Espagne, sont l'objet d'un portrait assez ambivalent, qui ne s'écarte guère d'un fonds commun présent en Europe, le thème de la tyrannie, présent en germe, est abondamment exploité – et très tôt – par un discours de type plus politique qui présente l'Empire ottoman comme un parfait repoussoir. Par ailleurs, la caractérisation des Turcs par rapport à l'islam est l'objet d'oscillations flagrantes : le Turc et le Maure se séparent et se confondent au gré des intentions et de la nature des textes. Pour finir, ils se rejoindront et ne feront plus qu'un dans la littérature de fiction. Les nombreuses *comedias* des dramaturges du siècle d'or, l'illustre Lope de Vega en tête, qui ont été étudiées par Albert Mas<sup>35</sup>, mettent en scène des Turcs aussi hybrides que formidables, au cœur d'intrigues tissées sur le thème de la captivité. C'est cette image hybride qui s'imposera pour longtemps dans les mentalités espagnoles.

162

34 « Soliman savait la nécessité de ce discernement ; il en fit usage dans une circonstance où il sentit que malgré tous ses succès passés il hasardait trop sa gloire avec l'heureux rival à qui il avait affaire. Ce rival était Charles Quint. La fortune alors fidèle à le servir, donna de l'inquiétude à Soliman, qui fut plus frappé par le bonheur constant de son nouvel antagoniste que de toutes les puissances de l'Europe. Sans se soucier de ceux qui ne penseraient pas comme lui en pareil risque, Soliman prit le sage parti de ne se point commettre avec Charles Quint : il laissa couler le temps, et par des délais adroitement ménagés, il sauva sa réputation du péril fondé de la perdre. François I<sup>er</sup> roi de France ne se conduisit pas de la sorte : son inattention à sa fortune et à celle de Charles Quint en compromis avec elle lui coûta la liberté pour un temps », Primor X, « Que el héroe ha de tener tanteada su Fortuna al empeñarse » (*El héroe*, Madrid, Diego Díaz, 1639).

35 Albert Mas, *Les Turcs dans la littérature espagnole du siècle d'or : recherches sur l'évolution d'un thème littéraire*, Paris, Centre de recherches hispaniques, 1967.



## TABLE DES MATIÈRES

### PRÉFACE

Lucien Bély .....	7
-------------------	---

### INTRODUCTION : L'Europe ottomane à l'époque moderne.

#### Essai de définition

Gilles Veinstein .....	9
------------------------	---

221

### I

## L'Occident chrétien à la découverte de l'empire du « Turc »

#### Les récits des voyageurs : source pour l'histoire ottomane

Elisabetta Borromeo .....	27
---------------------------	----

#### Les relations franco-ottomanes au XVII<sup>e</sup> siècle : réalisme politique et idéologie de croisade

Faruk Bilici .....	37
--------------------	----

#### Les envoyés ottomans à la cour de France : d'une présence controversée à l'exaltation d'une alliance (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)

Géraud Poumarède .....	63
------------------------	----

#### Sefâretnâme : comptes rendus des ambassadeurs ottomans en Europe

Frédéric Hitzel .....	97
-----------------------	----

### II

## Représentations du Turc en Europe

#### Le Turc en Italie : divertissements nobiliaires à la Renaissance

Guy Le Thiec .....	113
--------------------	-----

#### L'image des Turcs en Espagne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles

Alexandra Merle .....	147
-----------------------	-----

Turcs et turqueries dans les « représentations en musique » (xvii <sup>e</sup> -xviii <sup>e</sup> siècles)	
<b>Françoise Dartois-Lapeyre</b> .....	<b>163</b>
Discographie des Turcs et turqueries dans les représentations en musique aux xvii <sup>e</sup> et xviii <sup>e</sup> siècles.....	<b>217</b>
Table des matières.....	<b>221</b>